

# Correspondance

**Frédéric Mistral - Alphonse Lamartine**



**1859 - 1913**

Paris, le 9 mai 1859

Oh! Monsieur de Lamartine! un seul nom me vient sur les lèvres en voulant vous écrire: mon père!

Il n'est pas de parole au monde qui puisse mieux rendre ce que j'éprouve pour vous!

Vous m'avez vu hier soir étouffer mes sanglots à l'audition de l'entretien sublime et pathétique que vous me consacrez. Je suis rentré dans ma chambre, avec M. Adolphe Dumas, avec deux autres poètes provençaux, mes amis. Nous avons passé la nuit à vous lire, nous avons sangloté toute la nuit.

Hier, je n'étais rien, un pauvre poète de village, heureux d'une humble gloire qui allait d'Arles à Avignon, et aujourd'hui que vous m'avez tant donné, je n'ose presque revenir et me montrer dans mon village avec tant de richesses, Il me semble que ma gloire ne m'appartient pas; plus que jamais je sens le besoin de me cacher, de me recueillir, et de parler avec ma mère de l'immensité de vos dons. Vous avez détaché de vos épaules le manteau radieux de l'immortalité et vous m'en avez couvert. Comment ferai-je pour m'en rendre digne? Et comment ferai-je aussi pour vous payer en reconnaissance la millième partie du bien que vous me faites? Je me sens écrasé... Ah! poète magnanime, si la France entière dont vous avez grandi le nom parmi les noms des peuples, si la France que vous avez sauvée est si petite en face des obligations sacrées qu'elle vous a, comment ferai-je, moi pauvre, pour élever ma reconnaissance à la hauteur de vos largesses! Ah! n'importe, je vous le jure devant Dieu, vous n'aurez pas tendu la main à un ingrat. Si humble et si petit que soit le grain de blé, lorsqu'il monte en épis vers la rosée du ciel, il peut encore faire honneur à la main qui l'a semé.

Votre parole magnifique vient de créer ma gloire et peut-être mon génie. L'une et l'autre font déjà partie de la traînée de lumière que vous laissez derrière vous. Que ne puis-je aussi faire remonter à sa source la moitié du bonheur que vous me donnez!

Je vous salue, ô le plus noble de tous les hommes, et de nouveau je vais pleurant sur vos pages divines. Laissez-moi donc me dire, avec le plus grand respect, votre enfant dévoué.

- - -

Cher et illustre Maître.

J'ai élevé un autel dans mon cœur et je vous y offre tous les jours en sacrifice mes plus douces pensées. Depuis mon arrivée dans mon village, parler de vous, penser à vous est la meilleure de mes joies...

Me permettez-vous de vous raconter comment m'ont accueilli mes compatriotes?... Je parle seulement des gens de mon village. Ils ont été profondément émus de mon succès. Ils ne se rendent pas tout à fait compte du mot *gloire*, car, au delà de l'horizon de nos campagnes, et en dehors de leurs idées rustiques, tout leur apparaît vague, nébuleux, indéterminé. Et pourtant, ils avaient senti d'instinct que quelque chose de nouveau et de glorieux pour nos contrées s'agitait dans le lointain. Aucun d'eux n'allait à la ville porter ses grains, ses primeurs, ou ses garances, sans qu'il s'enquît de ce qu'on disait de moi dans Paris, la grand ville. Et le porteur de la bonne nouvelle émerveillait tous les voisins de la veillée, et les faucheurs, les laboureurs ou les *magnanarelles* disaient entre eux, au milieu de leurs travaux:

— Qui aurait dit que *Frédéri*, cet enfant que nous connaissons tous et que nous tutoyons journellement, eût fait de si belles choses, sans sortir de chez nous, et surtout en parlant de nous!

Quand j'arrivai, ma bonne mère vint à ma rencontre jusqu'au milieu de la petite place de Maillane, et m'ayant embrassé publiquement, elle me dit, tout attendrie (et ce furent ses premières paroles):

— Va, j'ai bien prié, tous les soirs et tous les matins, pour M. de Lamartine; et si le bon Dieu m'écoute, il deviendra heureux!

A peine entré dans ma maison, les paysans du voisinage vinrent, les uns après les autres, me saluer et me toucher la main. Ne trouvant pas de mots pour exprimer leur impression au sujet d'un événement si extraordinaire pour le pays, tous me disaient avec une émotion profonde:

— Il paraît que ça a bien marché?... Allez, nous sommes bien contents, aussi contents que vous.

Ensuite venait l'admiration pour Lamartine, *le plus savant et le plus grand de tout Paris*. Et des questions et des questions:

— Quel âge a-t-il? Comment est-il? Comment vit-il?... , etc.

Et quand j'avais satisfait à toutes leurs demandes, ils s'en allaient en répétant:

— Allez, nous sommes bien heureux, aussi heureux que vous.

Voilà, maître bien-aimé, tout mon triomphe villageois s'il est simple et humble comme toutes choses de la vie populaire, mais au moins il est franc, sans amertume et sans envie.

Quant aux cités, il n'y est bruit encore que de votre *Quarantième Entretien*, ça a été une fièvre, un étonnement colossal. On se l'est passé de main en main. On ne savait qu'admirer le plus de votre splendide éloquence ou de votre magnanimité. J'ai reçu, ces jours derniers, votre *Quarante et unième Entretien*. Il se termine, comme au reste tous les autres, par une gerbe de pensées radieuses, puissantes et prophétiques.

Vivez, cher Maître!... et qu'ainsi, longtemps encore, vos paroles divines soient la voix inspirée et l'enseignement de l'univers!

Je vous salue, ô mon bienfaiteur, avec amour et vénération, et je vous prie de présenter mes salutations les plus affectueuses et les plus respectueuses à Mme de Lamartine et à Madame votre nièce.

Votre dévoué poète.

Maillane (B. d' R.), 15 juin 1859.

F. Mistral

\* \* \*

Maillane (B.-d.-R.), 3 décembre 1859.

Mon cher et doux Maître,

Un de mes compatriotes qui a eu l'honneur d'être reçu par vous à Monceau, M. Mouttet, de Toulon, vient de m'apprendre que l'exemplaire de la deuxième édition de *Mirèio*, que mon éditeur vous a adressé, ne porte pas de dédicace. Une singulière fatalité poursuit les strophes dans lesquelles je voulais vous témoigner publiquement ma reconnaissance. Il m'a été impossible de faire admettre, à Paris, la dédicace que j'aurais voulu vous offrir, mon éditeur ayant jugé qu'une seule strophe suffisait, et voilà que l'exemplaire qu'on vous envoie ne porte pas même cette strophe.

Je vous adresse, en même temps que cette lettre, un nouvel exemplaire de mon édition Charpentier. Vous y trouverez les quatre vers qu'on m'a laissés. Quant aux autres, ils viennent de paraître dans un recueil de poésies provençales, très populaire dans le Midi, vous le recevrez avec cette lettre.

Voici la traduction de la pièce tout entière

*A Lamartine.*

*Si j'ai le bonheur que ma nacelle s'aventure matinale sur l'onde, sans crainte de l'hiver, à toi bénédiction, ô divin Lamartine, qui en a pris le gouvernail!*

*Si ma proue porte un bouquet, bouquet de laurier fleuri, c'est toi qui me l'as fait, et si ma voile s'enfle, c'est le vent de ta gloire qui en elle a soufflé.*

*Aussi tel qu'un. pilote qui d'une église blonde gravit la colline, et sur l'autel du saint qui l'a gardé sur l'onde suspend un petit navire,*

*Je te consacre Mireille: c'est mon cœur et mon âme, c'est la fleur de mes années, c'est un raisin de Crau qu'avec toutes ses feuilles t'offre un paysan.*

*Généreux comme un roi, quand tu me fis illustre au milieu de Paris, tu sais qu'en ta maison, le jour que tu me dis: Tu Marcellus eris ! comme fait la grenade au rayon qui la mûrit, mon cœur s'ouvrit, et ne pouvant trouver plus tendre langage, en larmes s'épancha.*

Pour moi, cher Maître j'apprécie de plus en plus la sagesse des conseils que vous m'avez donnés, et j'ai la paix, la poésie et le bonheur dans ma vie agreste. Vos *Entretiens* viennent chaque mois m'apporter votre pensée et votre grandeur d'âme, et quand je veux vous embrasser plus intimement encore, je lis *la Chute d'un ange* et *Jocelyn*.

Veillez, cher et doux Maître, présenter mes salutations les plus respectueuses et les plus tendres à Mme de Lamartine et à Mme de Cessia, et agréez l'expression de mon éternelle reconnaissance.

F. Mistral

Ci-inclus un mandat de vingt francs pour renouveler mon abonnement au *Cours de littérature*.

\* \* \*

Mon cher Maître,

C'est aujourd'hui la veille de Noël, jour de paix et de joie dans mon pays de Provence. Les membres dispersés d'une même famille se réunissent au foyer paternel, et une agape sainte, sous la présidence et la bénédiction de l'aïeul, fait oublier toutes les amertumes de l'année qui s'en va. Il me semble, en vous écrivant, que je me réunis à ma famille, et c'est à votre foyer, mon cher Maître, que je viens passer ma veillée de Noël.

Votre dernier *Entretien* est plein de désespoir. Que ne m'est-il donné de verser dans votre calice une goutte de miel! Mais vous êtes de la race gigantesque des Prométhées: il semble, par une loi de compensation fatale, inexorable, que l'immense génie a pour expiation une immense injustice.

Une chose pourtant, si le cœur pouvait vous défaillir, devrait vous rendre le courage dans votre longue épreuve: toutes les âmes de poètes et tous les cœurs de femmes vous suivent, comme un essaim d'amour et de pitié, dans la tourmente qui vous emporte.

Je vous envoie ci-inclus mon réabonnement au *Cours de Littérature* et ma souscription à vos œuvres complètes.

Je termine, mon cher Maître, en vous souhaitant, et à Madame de Lamartine et à Madame votre Nièce, une nouvelle année pleine de paix, de santé et d'amitié.

Votre tout dévoué,

F. Mistral

Maillane (B.-d.-R.), 24 décembre 1860.

\* \* \*

A la mort de Mme de Lamartine, Mistral adresse ses condoléances à son protecteur dans les termes suivante:

Mon très cher Maître.

J'apprends par les journaux l'immense malheur qui vient de vous frapper et j'accours vous embrasser et pleurer avec vous. Madame de Lamartine était, pour tous ceux qui ont eu l'honneur de la connaître, une

femme vénérée, une sainte. Elle m'avait témoigné une bonté de mère et je n'oublierai jamais l'accueil touchant qu'elle fit au poète provençal.

Cher Maître, vous venez de perdre une amie que vous ne remplacerez pas. Je vois d'ici le vide immense qui s'est fait dans votre maison et j'en suis navré. Toute la France partage votre deuil et tout le monde voudrait vous consoler.

Cher Maître, je vous prie d'agréer mes condoléances les plus affectueuses.

Maillane (B.d.-R.), 27 mars 1863.

F. Mistral

\* \* \*

Voici le poème que Mistral écrivit sur la mort de Lamartine, et qui figure dans les *Iles d'Or*.

*Quand l'heure du déclin est venue pour l'astre, sur les collines envahies par le soir, les pâtres élargissent leurs moutons, leurs brebis et leurs chiens, et dans les bas-fonds des marais, tout te qui grouille râle en braiment unanime: — Ce soleil était assommant !*

*Des paroles de Dieu magnanime semeur, ainsi, ô Lamartine, ô maître, ô mon père, en cantiques, en actions, en larmes consolantes, quand vous eûtes à notre monde épanché sa satiété d'amour et de lumière, et que le monde fut las,*

*Chacun jeta son cri dans le brouillard profond, chacun vous décocha la pierre de sa fronde, car votre splendeur nous faisait mal aux yeux, car une étoile qui s'éteint, car un dieu crucifié toujours plait à la foule, et les crapauds aiment la nuit..*

*Et l'on vit en ce moment des choses prodigieuses! Lui, cette grande source de pure poésie qui avait rajeuni l'âme de l'univers, les jeunes poètes rirent de sa mélancolie de prophète et dirent qu'il ne savait pas l'art des vers.*

*Du Très Haut Adonai, lui sublime grand prêtre, qui dans ses hymnes saints, éleva nos croyances sur les cordes d'or de la harpe de Sion, en attestant les Ecritures, les dévots Phariséens crièrent sur les toits qu'il n'avait point de religion.*

*Lui, le grand cœur ému, qui, sur la catastrophe de nos anciens rois avait versé ses strophes, et en marbre pompeux leur avait bâti un mausolée, les ébahis du Royalisme trouvèrent qu'il était un révolutionnaire, et tous s'éloignèrent vite.*

*Lui, le grand orateur, la voix apostolique, qui avait fait fulgurer le mot de République sur le front, dans le ciel des peuples tressaillants, par une étrange frénésie, tous les chiens enragés de la Démocratie mordirent en grommelant.*

*Lui, le grand citoyen, qui, dans le cratère embrasé, avait jeté ses biens et son corps et son âme, pour sauver du volcan la patrie en combustion, lorsque, pauvre, il demanda son pain, les bourgeois et les gros l'appelèrent mangeur et s'enfermèrent dans leur bourg.*

*Alors, se voyant seul dans sa calamité, dolent, avec sa croix il gravit son Calvaire... Et quelques bonnes âmes, vers la tombée du jour, entendirent un long gémissement, et puis, dans les espaces, ce cri suprême: — Heli! lamma sabacthani!*

*Mais nul ne s'aventura vers la cime déserte. Avec les yeux fermés et les deux mains ouvertes, dans un silence grave il s'enveloppa donc; et, calme comme sont les montagnes, au milieu de sa gloire et de son infortune, sans dire mot il expira.*

- - -

Ce fut un grand malheur pour la France aveuglée de n'avoir pas donné, en 1852, sa présidence politique à l'homme génial, au héros qui l'avait, au péril de sa vie, sauvée de la guerre civile et lui avait épargné les plus terribles catastrophes.

Au nom de la Provence qui avait elle aussi, en 1848 élu pour député Alphonse de Lamartine, et pour la gratitude que je dois au parrain de ma fille Mireille qu'il revêtit de sa gloire, je salue le monument que la ville de Bergues, aux applaudissements de la France unanime, va élever an cher grand homme.

août 1913

Frédéric Mistral

**© CIEL d'Oc – Avoust 2007**